

Par Catherine Mallaval

24 octobre 2017 à 20:26

## RÈGLES : DES CROYANCES MENSTRUEUSES



**Pour un projet sur «l'histoire de la misogynie», la photographe Laia Abril s'est penchée sur les superstitions et préjugés, souvent dangereux, qui stigmatisent les menstruations. C'est une constante, toutes cultures et religions confondues : la femme qui saigne est impure.**

Longs cheveux noirs, robe couleur safran, boots prêtes à courir contre les offenses faites aux femmes. L'air juvénile s'efface derrière un regard droit dans les yeux, un débit rapide et sûr. Laia Abril, photographe, écrivaine et plasticienne née à Barcelone,

bouscule les tabous avec la fougue d'une trentenaire. Après avoir jeté ses clichés à la face de ceux qui ne considèrent pas que l'avortement est un droit - un travail présenté en 2016 aux Rencontres photographiques d'Arles, récompensé la même année par le prix de la photo *Madame Figaro* (1) -, l'artiste engagée signe une série intitulée «le Mythe des règles». Oui, les menstruations. Ce sang qui coule chaque mois. Ce cycle qui signe le début d'une vie de femme mais que, paradoxalement, on doit souvent cacher, taire. Voire pire, quand saigner vaut à certaines de se retrouver exclues, bannies.

Lancée dans un vaste projet, «l'Histoire de la misogynie», dont l'avortement fut donc le premier chapitre, Laia Abril signe là un travail au caractère très documentaire réalisé grâce au festival Photoreporter en baie de Saint-Brieuc (2). Il s'inscrit dans un deuxième chapitre consacré à l'hystérie. L'idée ? *«En découdre avec les perceptions masculino-centrées», «les fausses idées qui n'ont aucune raison d'exister»*. Laia Abril attaque : *«En moyenne, une femme passe entre 3 000 et 3 500 jours de sa vie à avoir ses règles. Pourtant, dans la majorité des cultures, les menstruations sont vues de manière négative, d'où le sentiment de honte, de stigmatisation, voire d'humiliation que beaucoup d'entre elles éprouvent encore en 2017.»*

Vraiment ? En France, le collectif *Insomnia* (entre autres) est sur la même ligne, lui qui, lors de la Journée internationale des droits des filles, le 11 octobre, a teinté de rouge l'eau de fontaines parisiennes et inscrit ce slogan : *«Le sang de la violence ne choque pas, le sang des règles dégoûte.»*

*«J'ai décidé d'aborder cette question quand j'ai réalisé que, moi-même, j'étais un peu embarrassée lorsqu'il s'agissait d'en parler, raconte Laia Abril. Que je ne le faisais quasiment jamais. Seulement parfois avec des copines. Et puis, quand j'ai mes règles, je ne mets pas mes tampons sur la table, je pars aux toilettes avec mon sac. Vie privée ou gêne ?»* Le début d'une longue enquête, en tout cas. A sa façon : *«J'étais partie pour faire du journalisme, mais je ne voulais pas me caler sur un calendrier de l'actualité qui n'était pas le mien. Je voulais traiter des sujets proches de moi. J'ai d'ailleurs commencé par les troubles du comportement alimentaire, après avoir été boulimique pendant dix ans. Et je cherche les "trous" de la société : la sexualité féminine en fait partie. Les règles aussi.»* Elle enquête, voyage beaucoup, écrit. *«Je cherche ensuite des métaphores qui synthétisent mon propos, pour éveiller la curiosité et inciter à lire mes textes.»*

### «Souillure»

Ça donne (dans une dominante rouge brique et bleu) : un pichet empli de sang, un hymen artificiel (car *«nombre de jeunes femmes, par exemple en Iran, évitent d'utiliser des tampons de peur de déchirer leur hymen»*), une pipe à opium (au XVIII<sup>e</sup> siècle à Saïgon, les femmes ne pouvaient travailler dans l'industrie de l'opium, de crainte que leurs règles ne rendent la drogue amère et inutilisable).

Formée en Italie aux méthodes de communication choc en collaborant quatre ans au magazine *Colors* de Benetton, après des études à l'International Center of Photography de New York, elle sait y faire. Dans ses textes qui décortiquent le tabou du sang féminin, aussi.

Au chapitre religion, les mots *«impure»* et *«souillure»* claquent comme des gifles. Dans l'hindouisme : *«Dans les régions du monde où cette religion est pratiquée, les menstruations sont encore culturellement considérées comme sales.»* Dans le judaïsme : *«La Torah interdit d'avoir des relations sexuelles avec une niddah, le terme hébreu pour désigner une femme qui a ses règles ou a récemment eu ses menstruations.»* Dans le christianisme : *«L'Ancien Testament déclare qu'une femme menstruée est impure, et que tout ce qu'elle touche ou presque est souillé par ce contact.»* Dans l'islam, enfin : *«La menstruation est une souillure [...]. Il est fréquent que les femmes et les filles musulmanes ne soient pas autorisées à prier ou à s'asseoir dans une mosquée pendant leurs règles. Elles ne peuvent pas non plus toucher le Coran.»* Mais aujourd'hui, qu'en est-il ? La photographe se livre à un tour du monde des croyances et interdits dont les femmes sont victimes : *«Dans des zones rurales de l'ouest de l'Ouganda, les femmes menstruées ne sont pas autorisées à boire le lait de leurs vaches de peur qu'il ne devienne sanglant» ; «En Ethiopie, un homme ne doit pas consommer de la nourriture cuisinée par une femme menstruée. De même qu'au Nigeria, où il est en outre interdit de dormir dans la même chambre que son épouse durant cette période» ;*

*«A Cochabamba, en Bolivie, la coutume veut que les filles qui ont leurs règles ne puissent pas laver les vêtements d'autres personnes, sinon des taches ou défauts apparaîtront sur le visage du propriétaire» ; «Dans certaines régions du Myanmar [Birmanie], les culottes des femmes ne sont jamais lavées avec les vêtements des hommes» ; «Au Burkina Faso, la croyance populaire veut que les albinos naissent à la suite de rapports sexuels pendant les menstruations.»*

## **Liquide bleu**

C'est encore sans compter avec les problèmes d'hygiène liés à ce rejet du sang : selon une enquête récente, 51 % des filles iraniennes ne se baignent pas jusqu'au huitième jour qui suit le début de leurs règles. Il y a aussi cette croyance afghane selon laquelle se laver pendant cette période rend gazag (stérile), etc. Mais Laia Abril n'en reste pas là. Elle a également épluché les rubriques faits divers. *«Fin juillet, une jeune Indienne de 12 ans s'est suicidée. Son enseignante avait montré du doigt une tache de sang sur son uniforme à toute la classe. Une enquête est en cours. Mais des études montrent que, dans ce pays, 28 % des élèves ne vont pas à l'école pendant leurs règles par manque d'installations et par peur de tacher leurs vêtements»*, s'indigne-t-elle, avant d'ajouter qu'au Pakistan, en Ethiopie ou au Ghana, les filles ne vont pas à l'école pendant leurs règles. Un autre fait divers lui a aussi mis le cœur à l'envers. En juillet, une femme de 18 ans est morte au Népal après avoir été mordue par un serpent dans la hutte où elle effectuait son «exil menstruel» loin des siens, selon une tradition appelée *chaupadi*.

Ce tabou est-il moins lourd dans nos sociétés occidentales ? Pas vraiment, même s'il est moins cuisant. Le mot «règles», par exemple, n'a été utilisé dans la pub qu'à partir de 1985. Quant aux menstruations, elles ont longtemps été matérialisées par un liquide... bleu ! Il a ainsi fallu patienter jusqu'en 2011 pour que la marque Always ose montrer un point rouge. Consternant. Mais, pointe Laia Abril, le malaise suscité par les règles *«n'est pas qu'une question d'endroit. C'est aussi une question de statut de la femme»*. Comment font les sans-abri ? Comment font les femmes en prison ? *«Au Salvador, par exemple, j'ai pu constater que les prisonnières n'avaient droit à aucune protection. En Inde, quand on n'a pas les moyens, on prend du papier journal, des feuilles d'arbres, tout ce qui peut absorber en renonçant à toute hygiène et à tout confort. A Barcelone, il y a des pauvres qui hésitent entre manger et s'acheter des protections hygiéniques.»* Selon une évaluation du collectif *Insomnia*, les règles coûtent 23 500 euros à une femme dans sa vie. Beaucoup trop pour être, en plus, rouge de honte.

(1) Cette série, «On Abortion», est devenue un livre (éditions Dewi Lewis) que Laia Abril présentera le 11 novembre au Grand Palais, dans le cadre du festival Paris Photo. (2) La sixième édition se tient jusqu'au 5 novembre. Elle a pour fil conducteur aux travaux communs produits et exposés le thème «UnREST», qui correspond à l'état actuel d'incertitude et de renouveau. Onze photographes ont sillonné le monde autour de ce thème, dont huit du tout jeune collectif MAPS.